

L'automne d'un académicien 40

J'ai lu en voyage le dernier roman de M. Marcel Prévost. C'était sur le paquebot qui, par Livourne et Bastia, joint la Corse à l'Italie. Les roufs étaient chargés d'Anglais, et sur la mer silencieuse, qui n'était qu'un bleu reflet de l'avril italien, le bateau s'avancait avec un grand bruit de conversations nasillardes comme s'il portait un lot de phonographes en mouvement. J'allai me réfugier à l'avant, sur des cerceaux de cordage, pour lire à mon aise *Sa Maîtresse et Moi*.

Je pensais avoir entre les mains un livre plein d'agrément, de finesse, de caresses, de frivolité, dont j'attendais plus de plaisir que de surprise : « Qui dit Prévost, pensais-je, dit romancier d'amour et parisien. » Ajoutez à cela qu'au regard de tout lecteur (et même de ceux de la critique), la rançon des grandes célébrités littéraires est de faire d'un nom la marque d'un genre. Qui sait ? Il a dû se trouver, parmi les cent mille lectrices de *Sa Maîtresse et Moi*, maintes curieuses qui espéraient une confession. D'autres la devaient craindre. Mais aucun, en ouvrant ce livre, ne s'attendait à l'ouvrage sévère et rigoureux, à l'impitoyable et pénétrante étude du cœur qu'en sa maturité M. Marcel Prévost propose à notre admiration.

D'autres, mieux qualifiés, jugeront ici les mérites de cet ouvrage. Paris, d'ores et déjà, l'a célébré. En tous lieux on en discute la thèse, qui concerne le droit de tuer — je veux dire d'abrégier l'agonie d'un moribond, dont la présence fait obstacle à une passion. De cette matière, qui eût pu former un livre de purement romanesque, M. Marcel Prévost a tiré un conflit d'âmes où tout est sacrifié à la conduite du drame intérieur. Livre rigoureux, certes. Grand et beau livre assurément. Mais, avant tout, livre-leçon, livre d'un aîné qui, au faite des honneurs et du succès, sait leur résister soudain pour tenter, à soixante ans passés, d'écrire son chef-d'œuvre et qui, chose tout ensemble admirable et consolante, y est parvenu.

En vérité, cela suppose une force d'âme qui n'est point commune. On ne fait son juste chemin, dans l'art, qu'en résistant au succès. Comme, en général, les grands desseins ne sont réalisables que par les ressources de l'expérience, il arrive bien rarement qu'un artiste ou un écrivain donne sa véritable mesure. C'est que l'expérience vient avec les années, et que les années ont amené le succès... Celui qui le tient songe rarement à le lâcher. Il l'entretient plutôt. Or, qu'est-ce qu'« entretenir le succès », sinon fournir à la clientèle des produits qu'elle connaît et qu'elle réclame ? Un

bon commerçant de lettres ne s'y trompe pas. Voyez M. Jules Romains et son Le Trouhadec, qu'il débauche, marie, fait cocu et qu'il divorcera pour le rendre à la noce avant de le remarier orné d'un second cor à sa ramure. Et ainsi de suite.

Toutefois, l'honneur littéraire est au rebours de l'honneur commercial. Il exige d'autant plus de fermeté que, dans l'entourage des écrivains célèbres, les donneurs de mauvais conseils ne manquent pas.

— Vous allez, disent-ils, surprendre votre public...

A cela, la routine et la cupidité ajoutent leurs exhortations — et il y a la peur, la peur des roquets qui fait trembler tant de vieux molosses ! L'homme qui tente de « se renouveler » livre une bataille. Il est guetté. S'il bronche, on le mordra ; s'il chancelle, on le renversera ; s'il tombe, on le déchirera. Beaucoup y regardent à deux, à trois fois. La plupart hochent la tête et, tout compte fait, recommencent de faire valoir leurs vieux ours.

Ceux qui résistent à la triple tentation de l'intérêt, de la vanité et de la mode sont si rares qu'il les faut saluer très bas — et qu'à ce jour l'on ne risque point d'user les bords de son chapeau. Naguère, nous eûmes à saluer le Bernstein de *La Galerie des Glaces*. Aujourd'hui, nous répétons notre geste en l'honneur de Marcel Prévost.

Or, il faut croire qu'en art, comme en politique, comme en toutes choses, le désintéressement trouve sa récompense. Il n'est point, dans l'œuvre — pourtant compact — de M. Marcel Prévost, un ouvrage comparable à celui qu'il vient d'écrire pour sa propre satisfaction. Là-dessus, il me semble que l'opinion est unanime, et le public n'hésite point à ratifier le jugement de la critique. Tant mieux ! Le contraire n'eût d'ailleurs rien ôté au mérite de M. Prévost ; il l'eût plutôt grandi.

Nous croyons tous plus ou moins que le désintéressement, en art, a nécessairement pour rançon l'insuccès. C'est une idée que nous ont mis en tête, à force d'obstination, des gens fort intéressés mais pour qui le four est une habitude. Là-dessus, tous les ratés sont d'accord : l'œuvre d'art finit au premier acheteur, au premier spectateur. Les

temples de l'art sont des temples fermés. Une belle carrière consiste à crever tous les éditeurs distraits et tous les directeurs imprudents de la chrétienté. Si quelques snobs s'en mêlent, c'est en gloire : à nous les airs de mécènes et le saint orgueil de la mévente !

Cependant, le livre de M. Marcel Prévost passe le centième mille, et je prends la liberté d'écrire que je tiens cela pour une manifestation de la justice. Je l'eusse tout aussi bien écrit après la centième de *La Galerie des Glaces*...

Il me plaît, décidément, de rapprocher ici ces deux événements d'une saison littéraire qui ne nous gâta point. J'y trouve une manière de leçon que nous donnent nos aînés. Ceux dont il est ici question pouvaient assurément couler des jours heureux. La destinée ne refusait rien à leur amour-propre. Mais l'amour-propre est une chose qui ne ressemble pas à la fierté.

La fierté, pour un écrivain, c'est lutter contre sa propre légende — quelle qu'elle soit. Il faut assurément à un écrivain de chapelle autant de courage pour échapper aux mielleuses louanges de ses flatteurs qu'il en faut à un auteur célèbre pour braver les routines de la foule. Mesure-t-on bien ce que fut l'effort d'un Verdi écrivant *Falstaff* environ la millième de *Rigoletto* ? M. Marcel Prévost, qui est homme et par conséquent sujet aux faiblesses humaines, devait penser à ses longs et sûrs triomphes, tandis qu'il écrivait les pages magistrales de son roman, et notamment cette rencontre du couple et d'un certain docteur Vibert (pages 133 et 134) où les romanciers de métier prendront l'un des plus fermes enseignements qui se puisse donner. Il y a là un accent, une brièveté, une sécheresse parfaitement admirables ; mais combien pouvait tenter un conteur habile le développement d'une situation où la foule romanesque eût trouvé son compte — et qui eût comblé d'émoi les lectrices...

Cela est vrai au demeurant de tout le livre. M. Marcel Prévost aspirait à une difficile victoire. Il a, d'un regard calme, envisagé la défaite. Cela commande le respect. Je le salue ici. Mon admiration ne doit rien à la complaisance. Nul, je pense, n'en est plus assuré que M. Marcel Prévost lui-même, qui, dans son beau livre, ne ménage guère l'auteur de certain roman de la personnalité... Je propose sans modestie cet exemple aux purs apôtres de la Rive-Gauche. Ils connaîtront une fois de plus que le « Boulevard » se permet des franchises et des libertés que la règle des *Longues Figures* ne tolère point.

Henri Béraud.